

Petit traité de cruauté ordinaire *The Square* de Ruben Östlund

Zoé Protat

Volume 36, numéro 1, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2018). Compte rendu de [Petit traité de cruauté ordinaire / *The Square* de Ruben Östlund]. *Ciné-Bulles*, 36(1), 12–13.



Petit traité de cruauté ordinaire

ZOÉ PROTAT

Conservateur du Musée d'art contemporain de Stockholm, Christian a une belle gueule, de beaux costumes, la voiture électrique de l'année et un appartement de luxe tapissé de verre et de métal. Avec son équipe de jeunes professionnels à la fine pointe des tendances, il prépare une nouvelle installation intitulée « The Square » : un simple carré dessiné au sol, qui se transforme en espace d'entraide obligatoire dès qu'un individu en détresse y pénètre. Mais si noble soit-il sur papier, le concept se confronte bien mal à la réalité de tout ce petit monde huppé, peuplé de monstres d'égoïsme. Quant à Christian, un élément en apparence banal (le vol de son téléphone portable) entraînera dans son existence si bien réglée une série de perturbations aux proportions incongrues. Un chaos insolite qui bouleversera sa vision de la vie... ou pas?

Affirmons-le d'emblée, **The Square** est une rareté. Imaginez une Palme d'or de Cannes qui vous ferait rire aux éclats. Vous en rêviez? Ruben Östlund l'a fait. Le cinquième long métrage du réalisateur suédois a remporté la plus haute récompense du festival dans la controverse et il est aisé de comprendre pourquoi. **The Square** est à la fois une satire du milieu mystérieux de l'art contemporain, une descente aux enfers quasi burlesque d'un personnage tout sauf sympathique et un poncif conservateur sur la nature horriblement individualiste de l'être humain. Extrêmement séduisant (voire racoleur) sur la forme, mais très convenu sur le fond, le film plaît autant qu'il agace, soulève de nombreuses questions et pose plusieurs problèmes. Il ne laisse cependant pas indifférent et peut introduire d'intéressantes réflexions.

Débutons par le positif: l'humour. Plus Ruben Östlund tourne, plus ses films sont drôles. Longue observation des processus d'intimidation entre deux groupes d'adolescents, **Play** (2011) n'avait pas grand-chose de comique. Mais trois ans plus tard, **Force majeure** allait remporter un succès mondial en cultivant l'humour noir et l'art du malaise étiré jusqu'à l'absurde. Cette chronique de sports d'hiver confrontait une famille aisée en vacances à sa propre lâcheté et mesquinerie. Östlund y exploitait également son ressort dramatique de prédilection: le grain de sable dans l'engrenage, qui fait voler en éclats la belle carte postale de l'existence. Avec **The Square**, on prend les mêmes ingrédients et l'on recommence, sauf qu'il s'agit ici d'une véritable comédie acide. Le film n'est certes pas des plus subtils, mais il est diablement efficace, et sur-


tout il charme très aisément. Le regard caustique du réalisateur s'incarne partout : dans des cadres pleins d'esprit, dans un traitement créatif du son, dans le jeu avec les clichés scandinaves (les inévitables décors blancs, le conseiller marketing qui se rend aux réunions de travail avec son bébé dans les bras...). Östlund assume totalement son côté bouffon et semble puiser ses anecdotes sur les déboires de l'art contemporain dans la section « nouvelles insolites » des journaux. Il faut dire que le milieu prête bien le flanc aux moqueries et que le grand public ne se gêne jamais pour juger abscons les petits tas de poussière et autres curiosités exposés dans les galeries.

The Square provoque donc une certaine adhésion naturelle. Personne ne refuse un peu d'humour facile de temps à autre, surtout lorsqu'il est proposé avec classe. Mais le spectateur est aussi en droit de se trouver penaud de rire à gorge déployée devant des blagues éculées. Lorsqu'on veut se moquer de la journaliste américaine qui avoue à Christian ne rien comprendre au descriptif de ses expositions, on lui expliquera tout bonnement le concept du *ready-made*, théorisé par Marcel Duchamp en... 1916! Beaucoup d'esbroufe, peu de matière : là se situe la limite de la réflexion du film, qui n'offre pas grand-chose de nouveau. Très mince, le développement narratif se construit sur une succession de situations rocambolesques. Son message est limpide : dans la quête de son précieux téléphone, Christian sera confronté à une certaine altérité. Évoluant normalement en vase clos, il fréquentera de nouveaux quartiers et rencontrera des gens que, d'ordinaire, il ignorerait de sa superbe. Il sera même forcé de faire une sorte de *mea culpa*. Mais attention : le personnage ne sera pas non plus trop brusqué. Autre domaine où Ruben Östlund ne pêche pas par son extrême originalité : les relations entre les sexes. Célibataire courtois, Christian est un père séparé qui prend un soin relatif de ses deux filles et accumule les conquêtes d'un



soir avec une désinvolture revendiquée. Il est un parfait miroir pour l'homme blanc de la génération X à tendance *hipster*, qui s'y reconnaîtra avec délectation. Les autres auront le droit de trouver le personnage paresseux et vaguement insipide.

Sous couvert d'insolence et de chasse à la rectitude politique, **The Square** suinte le conformisme appuyé à gros traits. C'était déjà le cas dans **Play**, où le réalisateur nous gratifiait d'un épilogue de vengeance parentale tout à fait incongru. C'était aussi le cas dans **Force majeure**, où la crise vécue par les héros était un prétexte à une série de poncifs sur le couple, la famille, l'infidélité, la liberté et tutti quanti. Que veut dire maintenant Ruben Östlund? Que le milieu de l'art contemporain est le terrain de jeu des fumistes? Que les hommes sont faits pour chasser et les femmes pour être chassées? Que l'être humain est profondément vil et qu'il ne bougerait pas le petit doigt pour son prochain? Si la méchanceté de son scénario provoque autant de rires jaunes, c'est d'abord et avant tout parce qu'elle nous

conforte dans ce que l'on sait déjà. Tout à fait jouissif, **The Square** a sans doute amené un vent de fraîcheur dans la sélection de Cannes. Mais il sert également un discours tout cuit, bien-pensant et donneur de leçon, qui manipule à l'envi en propageant sa bonne parole. De l'irrévérence au conservatisme, il n'y a parfois qu'un pas. 



Suède-Danemark / 2017 / 142 min

RÉAL. ET SCÉN. Ruben Östlund **IMAGE** Fredrik Wenzel **SON** Björn Baumann, Sara Kristoffersson et Jesper Miller **MONT.** Jacob Secher Schulsinger et Ruben Östlund **PROD.** Philippe Bober et Erik Hemmendorff **INT.** Claes Bang, Elisabeth Moss, Dominic West, Terry Notary, Christopher Læssø **DIST.** EyeSteelFilm